

Je voudrais, dans l'obscurité, une discrétion mélodique très lointaine et interrompue — presque seulement pour que l'on s'aperçoive des silences.

MEMENTO. — **Olympia** : Les *Craggs* sont des acrobates charmants. Ils savent saluer sans gestes agaçants. Dans *Sardanapale*, le second tableau est d'une très belle mise en scène. *Tbalès*, dans le rôle du Sar Peladan est très suffisamment espagnol. Dans une loge, Mademoiselle Micheline est bien jolie.

Au **Cirque d'Été** : La musique du régiment Preobrajenski — (c'est un régiment russe).

Au **Nouveau Cirque** : Les affiches représentent avec quelque exagération le cow-boy *Tom Webb* dans « le fleuve » avec son cheval — ça éclabousse beaucoup. Mais la *Byck-Danse des Jeunes filles du Raucho*, un peu lourde et lentement rythmée, est très agréable, et les costumes sont de jolis tons doux.

A la **Bodinière**, M. Francisque Sarcey fait un cours pour les jeunes filles, sur *Stendhal*.

JEAN DE TINAN.

MUSIQUE

Les *Maîtres Chanteurs* triomphent à l'Opéra. On a tant écrit sur la comédie-lyrique de Wagner qu'il serait superflu d'y ajouter. On a beaucoup dit, — mais peut-être pas assez, que Hans Sachs ressemble fidèlement à Bach, Walter de Stolzing à Wagner et que la sensible Eva est l'image idéale de la foule dont les artistes entreprennent la conquête. Depuis Meyerbeer, bien des musiciens portent, derrière un masque comparable à celui de Beckmesser une âme de pareille qualité. Mais au-dessus de tout, il y a, dans *les Maîtres Chanteurs*, l'âme saine et enthousiaste de la « bonne Allemagne » de jadis, avec la poésie intime de Nuremberg, naïve encore à la manière des petits soldats de bois collés sur un jeton jaune, des sapins frisés, des bergeries qu'on y fabrique. La partition est riche à en déborder. La comédie s'est nourrie de la vie elle-même. Et par certains aspects, l'œuvre gigantesque apparaît égale à *Pantagruel*, tourbillonnant, énorme et luxuriant.

§

Les concerts ont repris leurs séances du dimanche. M. Charles Lamoureux, dont on avait appris la retraite cet été, n'est point lassé par une carrière laborieuse. Il la couronnera en réalisant son projet d'édifier à Paris un Théâtre-Lyrique où

la *Tétralogie* sera représentée intégralement, sans préjudice des productions nouvelles de l'école française.

En attendant, l'excellent chef d'orchestre a cédé son pupitre à M. Camille Chevillard qu'on avait vu diriger quelquefois au Cirque d'Été. L'épreuve du premier concert a été des plus heureuses.

M. Chevillard, par le choix de la Symphonie en *ré mineur* de Schumann, a montré du goût et une certaine audace. C'est une des œuvres les plus délicates à interpréter. Il l'a conduite avec un tact et une sensibilité parfaits, qui faisaient comprendre clairement les contrastes de cette symphonie heurtée. On y découvre la meilleure inspiration de Schumann, mais dans sa plus diverse expression. Et quel que soit le désir du musicien de fondre son orchestre pour qu'il donne en bloc, le quatuor se dégage toujours, un trio monte, les soli s'élèvent, les voix surgissent isolées, comparables à de sveltes tiges.

Jene crois pas qu'on puisse, même après deux auditions, juger l'Introduction du premier acte de *Fervaal*. Selon l'« Étude thématique et analytique » de MM. de Bréville et Gauthier-Villars, elle exprime le sommeil du héros, décrit un paysage où le thème d'amour apparu « s'exalte un instant, grandit au quatuor, s'atténue bientôt, s'efface, disparaît ». Cela démontre justement le calme excessif de ce tableau. Si l'on doit écouter la suite, rien de mieux, le décor s'anime, les thèmes se développent, s'épanouissent. Mais un fragment de concert gagne à plus de pathétique. Cette page de l'œuvre de M. d'Indy n'est pas assez explicite pour qu'on puisse l'en extraire. Elle étonne par le travail savant de l'orchestration, plus qu'elle n'émeut, et fait songer aux difficultés techniques vaincues plutôt qu'à l'imagination de son auteur.

Le tableau musical de M. Rimsky-Korsakow, *Sadko*, doit sans doute d'avoir été mis au programme par courtoisie, les musiciens du régiment Preobrajenski étant les hôtes de Paris. Ces choses-là peuvent être très touchantes. Elles n'ont aucun rapport avec la Musique. Les productions de l'école russe presque pas plus. Il est bien évident que c'est une mode qui passera. En attendant, c'est insupportable. Jamais pareille débauche de timbales et de tambours ne s'est produite. On aurait envie de redemander le *Maçon* ou le *Domino noir*.

L'ouverture d'*Egmont*, la *Jeunesse d'Hercule* (trop connue) de M. Saint-Saëns et l'ouverture de *Tannhaeuser* complétaient le programme. Il a été parfaitement exécuté. La discipline de l'orchestre est aussi absolue, sous la direction de M. Chevillard, que naguère. Et la présence, à la tête des Concerts-Lamoureux, d'un homme jeune, nous laisse espérer que les jeunes musiciens trouveront en lui un aide précieux.

§

Le Cirque d'Été ne sera donc pas déserté cette année. On me prie d'insérer que la « Réouverture des Concerts d'Harcourt aura lieu dans le courant du mois de janvier ». En outre, l'Association artistique donne des concerts le jeudi au Nouveau-Théâtre, et continue ses réunions dominicales au Châtelet. Avec de pareils moyens, si la besogne n'est pas excellente à qui s'en prendre ?

M. Colonne n'a pas résisté à l'envie de faire entendre M. Raoul Pugno, dès le premier concert de la saison. L'excellent artiste est parti pour New-York. Il a dû emporter le meilleur souvenir des Parisiens. On lui a fait un triomphe dans les *Variations symphoniques* de César Franck, la *Fantaisie* (op. 15) de Schubert orchestrée par Liszt — ce qui n'est pas drôle du tout ! — et surtout dans *Un Soir* de Schumann qu'il a supérieurement interprété. Et puis M. Sarasate est venu éblouir le public du Châtelet ! Il est le roi des violonistes comme Buffalo Bill est le roi des *Cowboys*, par son adresse prodigieuse. Un jour, n'en doutez pas, il jouera, une pomme sur le nez ! C'est une machine surprenante, étonnamment organisée, fort capable de piquer la curiosité, — mais une vraie machine qu'il suffit de remonter pour entendre le Concerto en *si mineur* de M. Saint-Saëns ou le concerto pour violon (op. 64) du filamenteux Mendelssohn, — musique pour virtuoses ! Je ne doute pas qu'il n'y ait pour les instrumentistes un attrait considérable à ces exhibitions. Ils peuvent y apprendre. Mais les amateurs de musique, ceux qui l'aiment vraiment n'y trouvent pas leur compte. Lesquels sont plus nombreux ? c'est la question...

M. Colonne — à part ces « numéros » — a composé d'excellents programmes où Schumann, Beethoven, Wagner et Berlioz sont représentés simultanément, le premier et Wagner par leurs Ouvertures, le maître français, par des fragments de *la Prise de Troie* et des *Troyens*, et Beethoven, par ses symphonies dans l'ordre chronologique. C'est fort bien combiné.

La part des nouveautés jusqu'à présent est fort minime. Elle se borne à la *Nuit d'amour bergamasque* de M. Reynaldo Hahn. Le programme, rédigé par notre confrère M. Ch. Malherbe, dit : « petit poème symphonique », mais l'auteur qui a pris le soin de définir « le sens et le caractère de son œuvre » paraît prétendre à davantage. A son propos, j'ai entendu rappeler le nom de Watteau. Pourquoi chercher un modèle parmi les peintres ? La production de M. Hahn fait plutôt penser, de loin, au *Prélude à l'après-midi d'un Faune* de M. C.-A. Debussy, et, de plus près, à la *Sérénade à Watteau* de M. Charpentier, entendue l'année dernière.

M. Hahn croit donner l'illusion du rêve, d'une délicatesse extrême, d'une émotion légère, par l'emploi de la formule ancienne entre toutes, qui consiste à débiter *pianissimo*, atteindre progressivement à l'affranchissement des voix de l'orchestre, et finir *diminuendo*. Cette courbe n'est pas forcément gracieuse ni attendrissante.

Le poème symphonique de M. R. Hahn est recouvert d'une grisaille flottante, au lieu de se dérouler dans « la nuit tiède et pure » et parmi « l'harmonieuse sérénité de la nuit » à quoi l'auteur songeait en le composant. La flûte qui siffle « Au clair de la lune », ni les chants confiés aux harpes, ne suffisent à dégager l'atmosphère où les thèmes se développent. Chaque instrument a son tour. C'est moins un tout, un tableau composé, qu'une mosaïque ingénieuse dont chaque petite pierre aurait de la valeur. L'idée musicale, à peine formulée, hésite, papillonne, capricieuse sans jamais se fixer.

Les matinées du jeudi, d'après la volonté de M. Colonne, seraient assez exactement à la Musique ce que les récitations du samedi à l'Odéon pourraient être à la Poésie. Une partie est consacrée à la musique ancienne et l'autre à la musique moderne. C'est une série intéressante à suivre. Il sera curieux de l'examiner quand quelques concerts formeront un ensemble suffisant.

§

M. Yvanhoé Rambosson a « revu et augmenté » *l'Histoire des Instruments de musique* de J. Rambosson — que vient de rééditer la maison Didot. C'est un livre extrêmement intéressant dont la lecture est agrémentée par des gravures exactes.

On y voit, d'après Albert Dürer, « Paul Hoffanener, organiste, dans un char traîné par un dromadaire », — ce qui est fort inattendu.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART MODERNE

Chez les marchands de tableaux. — Expositions Sinet, Lachenal, des Cent Epreuves, Butler, Guillemonat, Baud-Bovy. — M. Falguière au Panthéon et M. Carrière à l'Hôtel de Ville. — Memento.

Il est rare que s'inaugure la saison sur ce qu'elle offrira de délicieux ou de rare et si, chez les marchands, on trouve de quoi s'arrêter déjà et admirer, que ce soit aux salons de M. Durand-Ruel devant telle marine non vue encore de Monet ou quelque Puvis de Chavannes, à la devanture de Bernheim jeune devant un autre Monet hallucinant et agité ou devant l'étrange et solide Eve de Rodin, du moins les